

L. ULQINAKU SHTALBI

Conceptualisation du rapport entre phénoménologie et politique :  
Repenser l'action politique chez Hannah Arendt

Eu égard aux enjeux reliés à la crise contemporaine de la rationalité et aux nouvelles menaces qui pèsent sur la condition humaine, l'analyse développée par Hannah Arendt nous permet de mieux appréhender les défis posés à la politique dans un monde où cette dernière a du mal à se faire apparaître. Certes, en dépit de la volonté d'Arendt de privilégier des questions qui concernent essentiellement la politique, sa critique de la modernité s'opère dans un cadre conceptuel très heideggérien. Faisant sienne la méthode de la déconstruction, proche de celle de Heidegger, Arendt se demande si l'action est encore possible, si la politique - le véritable lieu du pouvoir, de l'initiative et de la discussion collective - pourrait avoir encore un sens.

La question portant sur le « retour à la philosophie pratique : repenser l'agir humain à partir de la *praxis* aristotélicienne » est abordée dans cette recherche en référence aux penseurs allemands de l'après-guerre représentant le néo-aristotélisme allemand, courant auquel se rattache aussi Hannah Arendt. Comme l'on pouvait s'y attendre, le débat philosophique contemporain, sensible aux obstacles et aux inquiétudes que traversent les sociétés modernes, fait émerger le besoin de rompre de façon décisive avec le mode universel de compréhension de la métaphysique dogmatique. En effet, nombreux ont été les penseurs contemporains qui s'accordent à reconnaître la rigidité de ce mode de pensée conduisant l'homme moderne, indépendamment de son ambition à tout maîtriser, à se séparer du monde et à avoir, en réalité, peu de contrôle sur les choses et sur lui-même. Avec des motivations tout à fait différentes de celles de Heidegger, Arendt développe une pensée critique envers le monde moderne où l'évolution technique soulève des problématiques inquiétantes et des questions fondamentales qui poussent inévitablement à réfléchir sur la sagesse pratique des Anciens. Dans cette perspective, il est important de noter que la pensée aristotélicienne a contribué et contribue encore à nourrir, de façon décisive, la réflexion contemporaine, face à des menaces grandissantes que représente pour l'homme la crise de la rationalité moderne.

En outre, s'il y a une question qui mérite d'être reprise dans la vision des penseurs contemporains, c'est bien celle de l'humanisme des Temps modernes. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on pourrait dire qu'aucune époque comme la nôtre, se caractérisant par un désir ardent de placer cet étant qu'est l'homme au centre de tout, de le voir maître de la nature, fin et source de toute chose, n'a cependant tellement favorisé la dévalorisation de son humanité. Ce n'est pas un hasard si Heidegger relance le débat sur l'humanisme. En fait, la question de l'humanité de

l'homme s'avère être trop souvent mal posée car, traditionnellement, les notions de l'espèce et du biologique ont généralement prévalu. La réactualisation par Heidegger et par Arendt de la problématique sur l'animal, le vif intérêt qu'ils témoignent à l'égard de la distinction homme-animal, renvoie sur le fond à une question de première importance qui ne cesse d'être posée : est-il encore possible de repenser l'humanité à une époque où cette dernière traverse une crise grave, sans précédent, dont les racines remontent bien avant la naissance de la société moderne ?

Les sujets abordés dans la partie « Heidegger et Arendt : réflexions et enjeux d'une pensée philosophique du *logos* » portent notamment sur la question de l'être comme *logos* chez Heidegger, sur celle de la pensée comme *logos* chez Arendt ainsi que sur celle de la conception arendtienne de l'espace public et la démocratie. En premier lieu, il importe de préciser que le questionnement sur le *logos* chez Heidegger, qui s'articule du début à la fin comme un objectif premier, inséparable du questionnement sur l'être, constitue l'axe directeur dans l'analyse heideggérienne et semble y avoir une place absolument primordiale. Si Heidegger attache la plus haute importance à la question du *logos* et se retourne délibérément vers une compréhension nouvelle et originaire de l'être comme *logos*, c'est parce qu'il a voulu inaugurer une autre pensée qui, dans la multiplicité d'interprétations, privilégie celle du dévoilement de l'être par le langage. Hannah Arendt, elle aussi, soutient avec grande conviction la thèse selon laquelle l'action est impensable en dehors du langage. Bien entendu, elle thématise la question du *logos* dans une perspective qui la conduit, sans nul doute, vers la *doxa*, c'est-à-dire vers le parler commun dans l'espace public. Et là, évidemment, Arendt est amenée à opérer un changement radical de perspectives par rapport à Heidegger. D'ailleurs, il est très important de noter que dans l'optique arendtienne, dire que l'opinion, le parler commun dans l'espace public, représente une parole vague et insignifiante, c'est mésestimer, dans le fond, le sens de l'agir politique et de la participation citoyenne.

Une véritable prise de conscience est apparue à notre époque au sujet du lien étroit qui relie l'éthique à la politique. Cette problématique, qui nous met face à des interrogations complexes auxquelles il n'est pas toujours facile de répondre, occupe une place centrale dans notre recherche. En effet, il est indéniable que les grands enjeux de notre temps interrogent de façon radicale non seulement la signification de la politique mais aussi celle de l'éthique, particulièrement depuis Heidegger. À l'évidence, la pensée heideggérienne incarne avec une sensibilité singulière l'ambition de ne pas dissocier l'éthique de l'ontologie. Plus précisément, on pourrait dire que Heidegger essaie de retrouver l'éthique au cœur même de l'ontologie. À notre avis, cette problématique centrale de l'intersection entre l'éthique et la politique est absolument un point de rencontre important entre Hannah Arendt et Martin Heidegger.

L'un des objectifs principaux de l'analyse développée dans le chapitre « La philosophie de l'histoire - réflexions à partir de l'ontologie fondamentale de Heidegger : Arendt, Levinas et Löwith »

est de montrer comment et pourquoi la conception moderne a évolué progressivement vers l'idée selon laquelle l'histoire, entendue comme une marche continue vers l'avant, vers l'accomplissement ultime de l'humanité, devait avoir un sens directeur. On sait déjà que l'homme moderne a tellement cru en l'histoire qu'il s'est laissé aveugler par elle, surtout depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Évidemment, il eut des raisons d'y croire. Cela trouve son explication dans un contexte historique bien particulier, celui des grandes révolutions. Bien entendu, l'erreur de l'homme moderne consiste à vivre dans l'illusion de pouvoir faire l'histoire. En effet, cette croyance de l'homme moderne en le devenir historique de l'humanité ne provient pas de la pensée antique grecque. Incontestablement, Arendt fait partie des penseurs qui pensent la politique plutôt dans une perspective qui fait de notre vie, de notre propre existence quelque chose qui dépasse le cadre du concept moderne de l'histoire chargée par les philosophes modernes d'être le meilleur juge. À cet effet, elle interroge particulièrement la signification et la portée de la philosophie de l'histoire, produit intellectuel purement spéculatif. Notamment, en tant que penseur politique, elle remet en question la légitimité d'une telle philosophie qui, animée par une forte ambition à la systématisation, a eu son revers sur le plan politique.

Dans le dernier chapitre « Vérités et opinions », nous avons essayé de montrer quel est le véritable sens que recouvre le concept de vérité dans le domaine politique. Chez Arendt, il serait erroné de dire que la question de la vérité ne laisse d'espace à aucune polémique. Cela parce qu'en politique, selon son avis, on n'est pas dans le domaine de la vérité. Ainsi, une chose est certaine : aborder la politique dans la perspective de la vérité, c'est l'aborder, comme elle l'affirme elle-même, « d'un point de vue extérieur au domaine politique ».<sup>1</sup> Il est important de souligner, à cet égard, que le propre de la démarche d'Arendt, en tant que penseur politique, est d'avoir affronté sans relâche l'inquiétude que soulève le problème de la possession de la vérité pour le domaine politique. L'interrogation sur ce problème s'est en fait posée, selon elle, surtout depuis le moment où la vérité devient une affaire platonicienne. En réalité, la vérité dans le domaine politique n'éclate que là où il y a débats citoyens, discussions contradictoires et argumentations. Cette vérité qui nous rend libres, est la seule et unique vérité en politique. Dans la vision arendtienne, échanger et confronter les opinions sur l'espace public renvoie certes à la faculté de juger. Notamment, l'exercice de la faculté de jugement prend toute son importance pour le domaine politique à partir du moment où il est possible de reconnaître la valeur des opinions, des vues, des délibérations et des faits. Ainsi, la question de la vérité en politique conduit Arendt en toute logique à associer le concept d'opinion à celui de jugement. En effet, la dimension politique de l'existence humaine implique nécessairement de comprendre la politique comme un espace de sens, un espace d'action et de parole, un espace dédié à l'exercice d'une faculté commune à tous les hommes, à l'exercice du jugement « pluriel ». Finalement, on pourrait dire que l'indépendance du jugement et la liberté d'expression dans la

communication et la confrontation changeante des points de vue, demeure une priorité permanente pour le bon fonctionnement d'une société où les citoyens ont un rôle fondamental à jouer.

1 Hannah Arendt, « Vérité et politique » in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 335.